Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 50

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 73me Année N° 50 Samedi 15 décembre 1934

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LE FENNE ET LO DIABLLIO

VO séde que lo bon Dieu, quand l'eut fé lo mondo avoué totè lè bîtè, avâi assebin fabrequa on hommo, qu'îrè don Adam, noûtron tot premî pére. L'avâi fé quoquè tein aprî onna fenna po lo deseinoîy et lâi tenî compagni. Demorâvant lè doû dein lo Paradis, sein couson, sein sè bregandâ à l'âovrâdzo, sein rein po lè z'eimbêtâ : ni dzudzo, ni protiureu, ni receveu, ni impoû, ni mécanique à einsordolhî.

Mâ la fenna l'avâi dza n'a croûïe leinga et on dzo z'ètâi eimpoûgnâ avoué Satan, rappô à n'on pere que lo diâbllio volliâi lâi fére medzî et que l'Eve ne trâovâ pas prâo mâo. Justameint, lo bon Dieu se promenâvè perquiè avoué on gâpion que portâvè, dâi z'âle d'andze. Stisse l'oût la dèpustâ, sè met à core coumeint onna lâivra que cheint lè tsachâo, et ne fâ ne ion ne doû, copé la tîta à la fenna et âo diâbllio, que n'aviont pas botsî de s'einsurtâ.

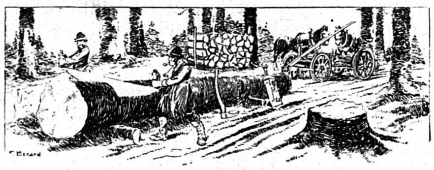
— Qu'ête que l'âi a ? que démandâve lo bon Dieu ein arreveint.

— L'âi a que m'a fallu lâo copâ la tîta por lè fére quaisî, que répond lo garde-champêtre.

— Mâ ! mâ ! te ti rido pressâ ! que dit lo bon Dieu. Ne vu pas de sti coumerço. Tè faut ressoudâ lè tîtè, to lo drâi !

Lo gâpion l'a dû s'exécutâ, et remettrè lè tîtè ein pllièce. Mâ faut te pas que mon gaîllâ sè trompè et met âo diâbllio la tîta à la fenna et à la fenna la tîta dâo diâbllio !

Lè du adan que lè fennè l'ant lo diâbllio âo coo ! *Sami.*



LES BUCHERONS

A M. Arthur Zimmermann,
garde de triage, à Pampigny.

QUELQUES rares flocons tourbillonnent éperdûment dans l'air vif de cette grise matinée de novembre. La forêt a quitté sa coquete robe verte qu'elle ne retrouvera qu'au retour des hirondelles, pour revêtir sa somptueuse parure d'automne, où le jaune, le cramoisi et l'airain rivalisent d'éclat. Du frêle arbrisseau au chêne séculaire, c'est toute une symphonie de nuances tantôt vives, tantôt violentes, cuivrées ou empourprées qui, du sol s'élève en une gamme grandiose jusqu'au sommet des grands arbres dont les frondaisons se détachent avec netteté dans un ciel de nacre, maussade et froid.

L'écho qui dormait encore sous la ramée vient d'être réveillé par les accents suivis du bruit des pas d'un petit groupe d'hommes d'aspect particulièrement robuste. Quelques-uns grisonnent déjà. Sac au dos, scie et hache à l'épaule, ils s'acheminent tranquillement vers les profondeurs silencieuses de la forêt. Semblables à des fils d'or pâle, les rayons du soleil filtrent furtivement entre les branches, caressant le lierre et la mousse qui entourent les troncs.

Au tournant buissonneux la petite troupe disparaît sous la haute futaie puis, longeant un bouquet de sapins vert sombre, réapparaît un instant pour redevenir invisible, caché par le feuillage encore abondant des jeunes hêtres. Ici et là, formant des dentelles d'une finesse exquise, la cime élégante de quelque mélèze émerge; plus loin le fuseau d'or des peupliers bordant la grand'route dévoile la proximité du village aux toits bruns ; son clocher familier se profile à l'horizon. C'est à peine si, dans la brume, on devine le dôme arrondi du tilleul de la cure.

Le joyeux oh ! hé ! poussé par l'un des nôtres et auquel il fut spontanément répondu nous a permis de nous joindre à l'équipe des bûcherons.

Au bois, on a vite fait connaissance, aussi cheminons-nous bientôt de compagnie avec ces braves gens qui se rendent à leur travail animé de cette bonne humeur qui fait si bien présager les choses.

A peine arrivés au chantier, les ouvriers, rapidement, ont déposé leurs sacs puis se sont courageusement mis à l'ouvrage : dame ! la saison est déjà avancée, le jour se lève tard et le soleil se couche tôt. La nuit tombe vite, aussi n'a-t-on guère de temps à perdre et il n'y a pas seulement les heures de marche qu'il faut faire pour arriver sur place, mais aussi les jours de mauvais temps, où la besogne n'avance pas.

Chacun a bientôt rejoint son poste et, certes, les outils ne chôment guère entre les mains calleuses et habiles de ces hommes aux bras noueux, habitués à un dur métier. Tous s'appliquent à mettre en pratique, dans toute leur simplicité, les principes élémentaires de l'entr'aide mutuelle.

Une brise légère stimule allègrement le charmant jeu de cache-cache auquel se livrent de minuscules diablotins, disques lumineux courant sur le feuillage d'un parterre de pervenches, le petit ruisseau, dont l'eau cristalline coule, à quelques pas de nous dans son lit de cailloux moussus, murmure sa douce chanson.

Comme le temps passe vite lorsque, bien réparti, le travail de tous concourt au but commun !

Près de nous, un feu de bois vert petille joyeusement : la chaleur communicative de la flamme claire pénètre les cœurs; les ouvriers de la forêt rivalisent de zèle et d'ardeur au travail, pendant lequel on parle peu.

Ce bon feu, lui aussi, fait partie de l'équipe. Il en est l'ami discret, le confident. C'est lui qui, pendant la courte interruption du travail, consacrée à la frugale agape en commun, se charge de protéger ces braves gens contre les rigueurs du froid tout en réchauffant leur repas. Bien souvent, sa fumée bleue qui monte vers les nues, emporte avec elle quelque savoureuse histoire dite dans notre vieux patois, parfois aussi, les nouvelles du voisinage alternent avec les bons mots qui suscitent la gaîté.

Le travail reprend de plus belle. Alors la voix sonore de la hache qui entaille le tronc écailleux retentit portée au loin par l'écho. Le chant rythmé et plaintif de la scie aux dents effilées qui pénètrent graduellement jusqu'au cœur de l'arbre dont elle sectionne impitoyablement les fibres, ne s'arrête que pour laisser entendre le son bref et sec du maillet frappant à coups redoublés sur les coins de métal. Vainement, l'arbre essaye de résister à la volonté impérieuse de l'homme qui l'a condamné à mort. Enfin, dans un grand fracas, le vieux géant dont la cime s'élançait si fièrement vers le ciel, s'écroule sur le sol, faisant jaillir autour de lui aiguilles de sapin, glands et feuilles mortes. Quelque oiseau attardé dans ces parages devenus inhospitaliers s'enfuit alors à tire d'aile, recherchant un lieu solitaire où la mort n'a pas encore frappé.

Conscient de sa tâche, le vrai bûcheron sait fort bien que celle-ci ne consiste pas uniquement à abattre, au cours de sa carrière, le plus grand nombre d'arbres possible. Bien au contraire il doit, aimer sa forêt et la considérer comme une source de prospérité pour son pays. Il ménagera, avant tout, les jeunes plants, les sous-bois, qui sont la forêt future.

Déjà le jour baisse et les bûcherons s'apprêtent à rentrer, heureux d'avoir pu avancer à l'ouvrage et reconnaissants envers la Providence qui les a gardés, car hélas ! les accidents de forêt revêtent presque toujours un caractère de gravité exceptionnelle.

Un léger tintement s'égrène au lointain : c'est la cloche du village vers lequel on va s'acheminer. Comme on sera heureux, le soir venu, de retrouver les siens autour de la flamme bienfaisante de l'âtre.

Et, sur le chemin du retour, quittant à regret la forêt belle en toute saison, nous nous remémorons ces vers d'André Theuriet :

Au plus profond des bois, la Patrie a son cœur,
Un peuple sans forêt est un peuple qui meurt !

Fridolin.

LE L.-E.-B.

UNE silhouette familière et patriarcale va disparaître de la périphérie lausannoise et des campagnes du Gros-de-Vaud : la locomotive du Lausanne-Echallens-Bercher. Dans un vote imposant, le Grand Conseil vient d'assurer le remplacement de la machine à vapeur par l'automotrice électrique. La « houille blanche » issue de nos lacs naturels ou artificiels et de nos cours d'eau, supplante la matière fossile, extirpée des entrailles de la terre où, dans les temps préhistoriques, le soleil avait emmagasiné son énergie.

Si toutes les opérations auxquelles l'Etat prête son concours étaient aussi exemptes de risques, notre grand argentier cantonal n'aurait pas les soucis par lesquels il passe en ces jours de carence. Le canton fait un prêt à un taux qui n'a rien de conditions exceptionnelles de faveur on peut bien le dire, et qui n'est pas usuraire non plus, rôle qu'un Etat ne saurait décemment jouer. C'est un prêt « normal », comme disent Messieurs les banquiers.

Nous ne verrons plus, du haut du Signal de Morrens, premier bastion du Jorat, contre l'occident, la petite locomotive déployer son panache de fumée. « Ralliez-vous à mon panache blanc, disait Henri IV, vous le trouverez toujours sur le chemin de la gloire et de l'honneur »